

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE ..

MODES

Pour les ombrelles et les en-cas, la grande nouveauté est le manche *double mascotte*; une poignée en double cercle non fermé imite le serpent, et sert à suspendre au bras ledit objet, qui est d'une certaine élégance. Les promeneuses le balancent élégamment lorsqu'il n'est pas ouvert, mais les mouvements un peu vifs leur sont interdits pour la sécurité des passants; quant à celles qui accompagnent leur conversation de mouvements trop démonstratifs, elles feront bien de s'en tenir au *manche à main*.

Encore une nouveauté, mais d'un autre genre : un nid de fraîche mousse très douillettement façonné dans une corbeille en petit jonc, avec une branche dont les cerises commencent à rougir. Tout cela est si bien disposé que le nid semble comme soutenu dans les branches du cerisier; au bord, un bouillonné de velours grenat et des attaches en étroit ruban : cela s'appelle chapeau; pour rester coquet et gracieux, il lui faut une jeune et jolie tête qui sache le porter avec élégance.

Il est fâcheux que nous soyons obligée, pour trouver quelques nouveautés, de glaner dans le domaine



1054
Costume de promenade en gaze ombrée et brochée gris angevin, garni de broderie sur batiste crème.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

des originalités qui ne sont permises qu'à un très petit nombre de femmes; mais à qui la faute? En costume, comme en chapeau, on ne fait rien d'absolument nouveau; on modifie les modes de la dernière saison, on diminue la longueur des paniers; on tente de ramener les robes simples, on abandonne la visite pour le mantelet, et celui-ci pour la mantille; trois façons qui se ressemblent, avec des noms différents qui ne sont pas nouveaux non plus. Il y a cependant une nouveauté réelle à vous signaler, c'est la mantille parisienne que viennent de créer mesdemoiselles Vidal; un composé de gaze noire à larges fleurs en velours, de tulle-dentelle et de dentelle. Une pèlerine en gaze doublée de florence, s'arrondit à l'encolure par des pinces d'épaule très profondes, et près de la saignée trois plis pincement la pèlerine et la font tendre. Devant, à partir de l'encolure, sont montés des pans plissés en tulle-dentelle, pans étroits et de moyenne longueur; au contour deux

rangs de dentelle piqués de pampilles en chenille et jais, et une ruche bien fournie à l'encolure; des attaches en ruban de satin serrent les deux pans à la taille. Rien n'est plus élégant, ni plus facile à porter que

cette jolie mantille qui s'harmonisera avec tous les genres de costume.

Nous signalons encore comme charmant le costume suivant, entrevu au Bois et porté par madame de T... Il est en barège, un ancien lainage d'été revenu à la mode, d'un grenat violacé tout à fait nouveau. Une jupe en taffetas, recouverte d'une jupe en barège, est ornée, au-dessus d'un ourlet de 12 centimètres, d'un ruban de velours grenat assez large; une tunique-panier bouffante sur les hanches est capitonnée de points invisibles, qui forment un fouillis de petits bouillonnés capricieux et coquets; des flots en ruban de velours retombent d'un passant que semblent enlever les paniers. Une jaquette en barège et un velours appliqué sur la basque, une manche à coude avec un bracelet de velours, un col officier fermé par une agrafe artistique complètent un ensemble des plus gracieux. Voilà une façon simple, mais d'une distinction incontestable et qui n'a rien à craindre de la critique. Chapeau en paille assortie au barège; une cueillette de cerises ou de groseilles est jetée sur le bord tombant; le bord opposé est relevé par un chou en ruban de velours. L'en-cas est en foulard écru, doublé de soie grenat, et le manche en bois d'oranger.

La saison remet les fruits en faveur, et Pomone lutte avec avantage contre Flore; de jolies garnitures de chapeau et le bouquet de corsage sont composés de pommes, de prunes, de pêches de proportions mignonnes, qui, en passant par tous les degrés de maturité, donnent des tons différents qui varient l'ensemble: *reines Claude* vertes, rougies par le soleil et piquetées de taches foncées, avec feuillage léger et liserons s'enroulant autour des branches, forment un des ornements les plus seyants que nous ayons vus; des cerises et des groseilles nous ne parlerons pas, parce que depuis longtemps elles font partie du domaine de la mode; quant aux autres fruits moins acceptés, nous croyons d'autant plus à leur succès que le chapeau panier tressé en jonc, et à la mode, ne peut trouver plus harmonieuse garniture.

Les demoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, mélangent la mousseline laine et tous les tissus légers et unis qui en dérivent, avec des écossais et aussi avec des satinettes à dessins; les combinaisons sont vraiment heureuses. Un costume, dont nous avons pu juger l'effet sur la jeune femme qui l'avait commandé, est en mousseline-laine myrte et satinette de même ton imprimée de belles fleurs aux couleurs douces. La jupe est faite de bandes de satinette disposées en colonne et de doubles plis creux en mousseline-laine, le tout arrêté à vingt centimètres du bord inférieur, qui joue sur trois fins plissés de mousseline-laine, montés dans le même passe-poil; des paniers courts et un pouf en mousseline-laine ainsi que le corsage, lequel a une chemisette bouffante en satinette et un bracelet assorti à la manche demi-longue. N'ai-je pas raison de vous dire que cette fantaisie est jolie? Mais il faut que les dessins de la satinette se prêtent à cet arrangement; toutes, pour cette raison, ne peuvent être employées.

Une autre disposition montre la satinette coupée en bandes posées sur des volants en voile double, largement plissés de plis couchés; trois volants recouvrant presque entièrement la jupe qui est drapée d'une

tunique-panier en satinette, froncée autour des hanches avec une petite tête tuyautée où s'arrête le bord du corsage; celui-ci est en satinette avec un jabot de dentelle qui couvre presque entièrement la poitrine. La manche à coude est chiffonnée de dentelle.

Les carreaux sont en grande faveur; on en fait des jupes drapées que l'on porte avec une jaquette courte et ajustée, en lainage uni assorti à l'un des tons foncés des carreaux. Pour connaître ce qui se fait de plus joli en ce genre, il faut voir la collection de la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann. Les très grands damiers ont plus de genre que les moyens, et les teintes fraise écrasée, vert anglais sont les plus choisies; on les combine avec un voile assorti. A la campagne, et au bord de la mer, ils auront les préférences des femmes élégantes à taille svelte; les petites femmes ne devront pas les porter. La Compagnie des Indes a fait fabriquer pour la saison balnéaire et les voyages, une serge *bain de mer*, tissu gros grain tout laine, que nous signalons aux femmes simples et élégantes; ce gros tissu est comme il faut, et les nuances bordeaux, loutre, bleu marine, gros bleu, *écume de vague*, que l'on trouve en tons différents, sont les plus à la mode. Le foulard à bouquets et les fins lainages brochés composeront des toilettes de casino, coquettes et fraîches; puis il y a un genre *caillouté* pour costume complet qui a un petit air *Trianon* des plus engageants. On juge très bien les genres d'étoffe dont nous venons de parler, sur les échantillons que la Compagnie des Indes envoie franco. CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE, CORSET ANNE D'AUTRICHE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Nous répéterons que ces deux corsets, quoique de coupes différentes, s'adressent à toutes les tailles. Ils sont élégants, d'une coquetterie séduisante et donnent à la taille cette sveltesse exigée par la mode des corsages longs. La coupe, qui est parfaite, allonge la taille, l'amincit, la cambre et lui donne grâce et souplesse. La Ceinture Régente, de proportions mignonnes convient à toutes les toilettes, mais particulièrement à celles de ville et d'été; elle semble faite exprès pour ces légers et vaporeux costumes si gracieux dans leur allure. Nous réserverions donc pour les toilettes de diner et de soirée le corset Anne d'Autriche, dont la coupe moule la taille et enferme les hanches sans contrainte pour le bien-être.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN
15, rue de la Paix.

Nous ne ferons pas un cours sur les parfums, notre peu de connaissances en chimie s'y oppose. Comment M. Guerlain extrait des fleurs ces aromes qui parfument si agréablement nos mouchoirs, cela vous importe aussi peu qu'à moi. Nous constatons le résultat obtenu, et cela nous suffit. Il est si à la mode aujourd'hui de parfumer son linge, que nous avons pensé à vous donner une nomenclature de quelques-uns des extraits d'odeur les plus nouveaux, mis à la mode par nos élégantes, extraits fins, suaves et conservant leur parfum. Commençons par les parfums à brûler, qui assainissent et embaument l'appartement. Eau de Guerlain, Eau de Lavande, Pastilles assorties d'odeurs, Ruban de Bruges. — Cette préparation oubliée a été retrouvée par M. Guerlain; il est en possession du seul et



Falconnier imp. Paris

4416

Journal des Demoiselles

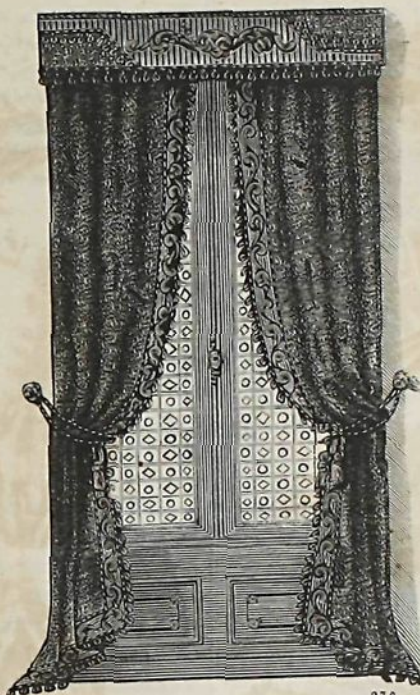
Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Coiffures de *M^{me} BENOIT*, 8, r. d'Argenteuil. Ceinture-Régente & Corset à la mode d'Autriche de *M^{me} de VERTUS*, 12, r. Auber.
 Étoffes en Cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 34, R. d'Haussmann. Parfums de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix.

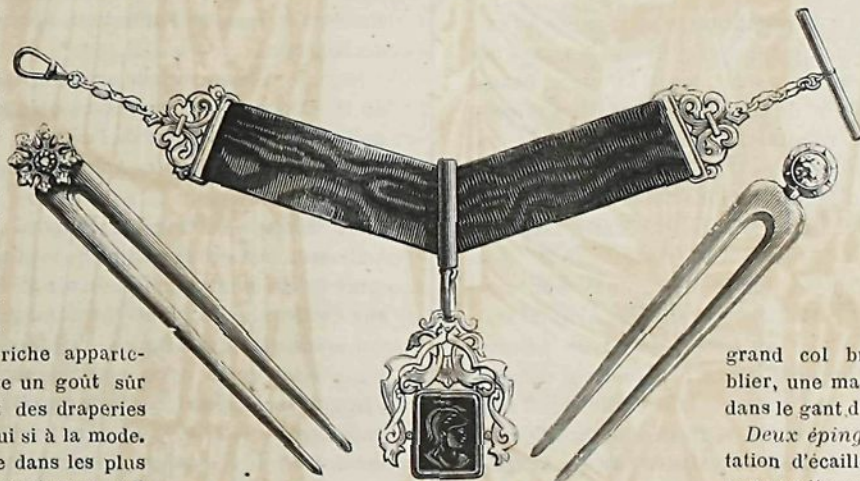
véritable procédé qui donne au ruban de Bruges son parfum particulier et ses propriétés bienfaisantes. On allume le ruban, puis on éteint la flamme et on laisse le tissu se consumer lentement. C'est le moyen le plus commode et le plus économique de parfumer l'appartement. Pour le linge, il y a les herbes de Montpellier, les sachets à la maréchale, à l'héliotrope et violettes mélangés, la poudre d'Iris de Florence, le Vétiver en bottes. Pour le papier à lettre, sachets à la peau d'Espagne, et la Poudre sympathique. Parmi les extraits de fleurs pour le mouchoir nous choisirons : Rosé et Cillet, Rose et Violette, Verveine, Héliotrope blanc, fleurs nouvelles, Violette, Cédrait, et parmi les extraits d'odeurs : Bouquet Marie-Christine, Jockey-Club, bouquet de Cintra, Shore's caprice, Parfum de France, Bouquet de l'Exposition et bien d'autres. Nous citons ceux qui ont obtenu un succès général. Nous ne pouvons omettre de nommer l'Eau de Cologne impériale russe et l'Eau de Cologne ambrée, toutes deux exquises.



Fenêtre genre Renaissance,
Modèle de madame Bessonneau.

M^{me} BESSONNEAU,
Tapissière à façon
rue de Charenton 19 et 21, près
la place de la Bastille, Paris.

C'est avec une entente parfaite des divers styles de l'ameublement que madame Bessonneau organise les tentures d'un riche appartement. Elle apporte un goût sûr dans l'arrangement des draperies qui sont aujourd'hui si à la mode. Le goût se retrouve dans les plus simples tentures de cretonne, et il brille dans l'organisation d'une maison de campagne. Elle sait faire joli avec une étoffe très modeste, ce qui fait honneur à son talent. La fenêtre que contient ce numéro est dans le genre renaissance. Un bandeau avec revers est surmonté de gros boutons en acier ou en nickel et arrêté



Chaine de montre et épingles pour coiffure.
De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

par un galon damier; dans le bas une frange à pompons en laine. Les rideaux, de même tissu que le bandeau, ont des revers aux angles; ils sont doublés en satinette mastic et bordés d'un câblé en laine; l'embrasse a un seul gland. Il entre 6 mètres 70 centimètres d'étoffe à 6 francs le mètre et 1 mètre pour les revers, même prix que celle des rideaux. La fenêtre posée coûtera 115 fr. On peut fournir les étoffes et les passementeries, les prix de façon sont modérés. Demander par correspondance les prix à madame Bessonneau, qui s'empressera de répondre. Il faut lui donner exactement les mesures, afin qu'elle puisse établir ses prix au plus juste. — Coupe de housses.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES
(Pages 169 et 171.)

Costume en gaze ombrée et brochée gris angevin et broderie crème. — La jupe est en taffetas avec un gros bouillonné en gaze sur lequel tombe un volant en gaze. Au-dessus, un autre bouillonné tendu, puis une tunique développée sur les hanches et serrée aux genoux, derrière, un poulx enlevé. Sur le milieu du devant est appliqué un tablier en batiste crème brodée, avec encadrement suivant la forme; au bas un volant brodé. Corsage à basque ronde, un grand col brodé assorti au tablier, une manche valois enfoncée dans le gant de Suède.

Deux épingles coiffure en imitation d'écaille blonde, l'une avec marguerite en cailloux du Rhin sertis dans du métal argenté, l'autre même genre, avec tête

formée d'un seul caillou, 15 et 9 francs la paire.

Chaine de montre en ruban de moire avec cachet en camée, suspendu à un ornement de métal doublé or, 26 francs.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4416

Costume en lainage beige et surah assorti. Jupe en taffetas garnie de trois volants montés à plis creux, le dernier à tête bouillonnée avec un plissé au-dessus courant en spirale, le tout en surah; tunique en lainage coupée, au milieu du tablier, par une quille plissée formant pointe au bord inférieur, à cette pointe flotte un flot de coques en ruban de moire; paniers plissés, serrés à la pointe du corsage par de longues coques, ils se perdent dans le poulx de la tunique qui s'agrafe sur la pointe du

dos. Corsage en lainage, à manches valois. Plissé et nœud à l'encolure. A la manche ronde double plissé séparé par un bouillon. Colletette et sous-manches plissées. — Bas de soie rouges. — Souliers vernis. — Gants de chevreau. — Chapeau en paille beige, la passe tendue de velours noir. Ornement de velours et plume sur le côté. — Ombrelle assortie au costume, garnie de dentelle noire.

Costume en voile vert de gris et tissu de soie chiné feuille rose morte. — Jupe en taffetas garnie aux lés de

derrière d'un plissé en voile; sur le milieu du tablier deux hauts plissés en soie chinée cernés d'une quille plissée en voile. Au-dessus un ornement en chiné et sur le côté un plissé; ces parties retenues à l'envers à leur bord inférieur, complètent la garniture du devant et des côtés de la jupe. Latunique est largement chiffonnée. Corsage à basque arrondie et fuyante, un plastron en broché est monté par des fronces sous la poitrine, d'autres fronces

le pincet à la taille, de là prennent des paniers en soie chinée qui se développent sur les hanches, ils s'arrêtent derrière sur un chiffonage de soie et de voile. A la manche ronde un bracelet et une draperie. Colletette et sous-manche plissées. — Bas de soie rouges et souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en paille vert de gris avec une draperie en soie chinée et un pouf de plumes maïs.

CAUSERIE

LE SALON.



E premier cri, en pénétrant dans le labyrinthe du Salon, est chaque année le même. — Combien d'horreurs! Est-il possible qu'un jury ait accepté ceci ou cela? — Puis on revient peu à peu sur cette impression et l'on finit par dire : — Quelle somme énorme de talent, même dans certaines œuvres qui paraissent manquées!

Les vastes pages sont nombreuses cette année à l'exposition de peinture; c'est un progrès sur le temps où le genre proprement dit prenait toute la place; beaucoup d'artistes tentent de faire grand, et leurs méprises ou leurs tâtonnements sautent aux yeux, cela va sans dire, bien plus que s'il ne s'agissait que de *tableautins*. Il n'en faut pas moins louer l'effort et le récompenser en signalant les bons morceaux, l'ensemble fût-il imparfait. Ainsi l'*Andromaque* de M. Rochegrosse, par exemple, malgré la rupture trop violente sans doute et certainement exagérée avec les traditions de l'Ecole, révèle un tempérament de peintre très puissant, très original, surtout si l'on tient compte de la jeunesse de son auteur. L'incendie de Troie éclaire de ses reflets rouges tout un côté du tableau, cette gigantesque muraille escaladée par des soldats qui, sur l'ordre d'Ulysse, vont jeter par-dessus les remparts le jeune fils d'Hector. Au bas, la mère désespérée se débat pour aller rejoindre et sauver son enfant, entre les bras sanglants qui la retiennent. Le premier plan n'est qu'un amoncellement de cadavres. Certes, la scène est saisissante dans sa confusion, et nous serions bien étonnés, que le peintre d'*Andromaque* qui, l'an dernier déjà, se signalait par un *Vitellius* des plus intéressants, ne se débarrassât pas un jour de ses défauts en gardant de rares qualités. Pourvu qu'il choisisse bien ses sujets, pourvu qu'il ne s'égare pas à la façon de M. Morot, qui partit du *Bon Samaritain*, si justement admiré naguère, pour arriver à ce *Christ écartelé*, d'une physionomie plus que vulgaire, que nous nous affligeons de voir à la place d'honneur dans le salon carré!

Si M. Rochegrosse cherche avec plus ou moins de goût à renouveler l'intérêt d'un sujet classique en reconstituant les costumes et les armures portés aux temps héroïques, M. Cazin, par un bizarre caprice, habille d'une limousine sa *Judith* toute moderne, et

déguise en ouvriers ou en bourgeois, bien postérieurs à l'Ancien Testament, les habitants de Béthulie, qui ressemble elle-même à une ville du moyen âge. Il est vrai que plus d'un grand peintre du passé, italien ou flamand, revêtit d'une robe de velours, à la mode de son époque, la Madeleine ou Didon; n'importe, cette excentricité nous paraît prétentieuse. M. Cazin n'a-t-il voulu peindre qu'une femme du peuple, allant exterminer l'ennemi de sa patrie?... Mais pourquoi l'appeler *Judith* en ce cas? Cette maladroite recherche détourne un instant l'attention des beautés très réelles de l'œuvre.

Signalons beaucoup de progrès dans la *Bacchanale* de M. Comerre; nous oserons ajouter, cependant, que nous préférons cent fois l'original et délicieux portrait de mademoiselle Achille Fould, en Japonaise rose.

M. Georges-Bertrand a renoncé d'une façon malheureuse aux sujets patriotiques et aux cuirassiers. Il lance bride abattue, en plein air et en pleine lumière, sur quatre chevaux d'un ton étrange, quatre écuyères entièrement nues. De ce *Printemps* échevelé, nous nous détournons avec empressement pour regarder l'*Été* de M. Mackart, quoique l'on ait joué un bien mauvais tour au célèbre peintre autrichien en plaçant son immense toile décorative d'une coloration harmonieuse et délicate, auprès de la vigoureuse peinture de M. Rochegrosse. Il s'ensuit une impression d'extraordinaire fadeur qui, hélas! n'existe que trop dans le sujet. Ces femmes nues, qui tiennent des papillons, ces femmes habillées, qui jouent aux échecs, ces baigneuses à leur toilette ont beaucoup d'agrément sans doute, mais manquent absolument de caractère. M. Mackart a perdu depuis sa fameuse *Entrée de Charles-Quint à Anvers*. Une prodigieuse facilité paraît être l'écueil de ce talent de coloriste si séduisant.

Pourquoi M. Puvis de Chavannes ne peut-il donner une étincelle de son génie à M. Bouguereau, et pourquoi M. Bouguereau ne peut-il passer un grain de son merveilleux savoir-faire à M. Puvis de Chavannes? Nous n'aurions pas deux œuvres aussi complètement manquées que le portrait de femme et le *Rêve*, de l'auteur de *Sainte-Geneviève*, qu'il faut renvoyer à la fresque, où il excelle; nous n'aurions pas non plus cette ennuyeuse composition, *Alma parens*, qui étale sous nos yeux, autour d'une mère froidement classique, des enfants blonds et bruns d'une monotone

perfection. Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que M. Bouguereau s'est surpassé lui-même dans sa figure de *la Nuit*, si poétique d'invention, si gracieuse dans son vol pudique et voilé. Jamais peut-être aucune création de ce pinceau habile ne nous a plu à ce point.

Il serait difficile de se montrer trop sévère pour la *Vision* de nouvelle espèce que M. Carolus Duran inflige en manière de tentation à saint Antoine. Nous voudrions pouvoir dire que ce maître du coloris nous a dédommagés par un bon portrait, mais ce tapage de rouge autour d'une femme noire à moustaches ne suffit pas à réconcilier avec lui le public consterné.

Comme M. Chartran conçoit mieux les visions des saints ! Sans être un tableau religieux, son *Extase de saint François d'Assise* nous semble respectueusement et naïvement traitée. Le saint a passé la nuit dans une grange avec ses compagnons ; aux premiers rayons de l'aurore, il voit ou croit voir le divin pasteur rassembler ses brebis. L'intérêt du sujet est égal à la valeur de l'exécution. Nous en dirons autant pour l'*Arrivée des bergers* de M. Lerolle, non sans faire quelques réserves touchant la construction de l'étable de Bethléem, où deux rangées de poutres, d'une exécution monotone, jouent un trop grand rôle.

La *Source du Tibre* de M. Boulanger est une véritable énigme : cette tête de César sur un corps appauvri de petite fille brune, ce mince filet d'eau coulant sur cette laideur perverse, tout cela doit être plein de sous-entendus géographiques et historiques, mais au point de vue de l'art, c'est manqué.

Certes, ni l'élégance ni la distinction ne font défaut à la *Psyché* de M. Lefebvre assise au sommet d'un rocher à pic, enveloppée de ses cheveux, une flamme au front, les yeux perdus sur l'infini de la mer, mais quelle élégance grêle et quelle distinction maniérée !

Nous aimons beaucoup la *Danse*, à l'heure du crépuscule, par M. Feyen-Perrin, pourvu qu'on ne nous donne pas pour des nymphes ces jeunes filles très vivantes et du plus joli mouvement, mais dont la beauté manque de style.

La *Femme qui lit*, de M. Henner, rappelle singulièrement par l'attitude la *Madeleine* incomparable de Dresde ; il est vrai que la couleur et le charme de ce tableau sont dignes aussi du Corrège ; mais le *Portrait de religieuse*, placé aux environs est, avec moins d'artifices de demi-teinte, plus précis sous le rapport du modelé ! Voilà un véritable chef-d'œuvre.

Louer le mérite de l'exécution dans un tableau de Jean-Paul Laurens serait oiseux ; les deux figures intitulées : *le Pape et l'Inquisiteur*, n'ont, pourtant, que la valeur d'une illustration ; et les *Murailles du Saint-Office*, cette femme agenouillée, toute petite devant le mur gigantesque, inexorable, qui la sépare à jamais de ce qu'elle aime, sont d'un effet pathétique plutôt que pittoresque. Un grand illustrateur, voilà ce que tend à devenir, s'il n'y prend garde, le peintre de *François Borgia* et de *l'Interdit*.

M. Giron ne compte pas parmi les artistes que nous louerons d'avoir essayé de faire grand. Ses *Deux Sœurs*, l'une en calèche à deux chevaux, l'autre à pied sous ses modestes vêtements d'ouvrière, tenant ses enfants par la main, aurait fourni le sujet d'une jolie toile de chevalet ; dans les proportions qu'il lui a

données, il n'y a qu'une chose à en dire, malgré le mérite d'une facture large et fraîche de l'aspect le plus agréable, malgré la vérité très étudiée des types et l'amusante réalité d'une rue de Paris : C'est dans le mouvement !

Dans le mouvement aussi, et terriblement moderne, la *Brasserie* de M. Béraud, avec ses buveurs d'absinthe, la pipe à la bouche, et ses servantes échevelées qui s'attablent. Une jolie femme, en prière, un peu mondaine, il est vrai, mais si bien posée, d'ailleurs, dans le clair-obscur, demande grâce pour cette brasserie et l'obtient. Ce n'est pas le talent qui manque à M. Béraud, et du moins ses témérités ont la discrétion de se réduire aux limites d'un petit cadre.

Grand succès pour M. Protais avec ses troupiers en marche, dignes de son meilleur temps.

Il y a foule autour de l'*Exécution du général Charette* de M. Le Blant, sujet impressionnant, d'une actualité funèbre et fort bien traité, quoique la tête du personnage principal nous paraisse un peu escamotée sous le bandeau fort inutile, puisque l'histoire dit que ce défenseur héroïque de la royauté refusa de se laisser couvrir les yeux ; impassible, Charette, prononce ses dernières paroles : « J'ai été cent fois à la mort sans crainte, j'y vais pour la dernière fois », tandis que, sous la pluie battante, s'avancent les soldats appelés à faire leur cruel devoir. On voit que, tout en renonçant aux chouans proprement dits, qu'il avait peut-être épuisés, M. Le Blant est resté fidèle à la Vendée.

M. Tony Robert-Fleury a peint avec la conscience et la solidité qu'il apporta jadis dans de plus vastes compositions une scène de genre historique, *Mazarin et ses nièces*. Le cardinal écoute trois jolies personnes, qui ne sont autres, sans doute, que Marie, Hortense et Marie-Anne Mancini, — nous ne voulons pas de l'intrigante et ténébreuse Olympe dans cette agréable scène d'intérieur, — lui faire de la musique.

Il y a une étude de types parisiens très juste et très serrée, un bel effet de lumière aussi dans le *Bureau de bienfaisance*, de M. Gervex.

M. Jules Breton a mis moins d'ampleur et plus de fini que de coutume dans ses deux ravissantes idylles : *l'Arc-en-ciel* et *le Matin* ; nous admirons surtout la seconde, ces deux adolescents qui, séparés par un ruisseau, échangent leur premier regard à l'aurore. *L'Amour au village* nous paraît plus attrayant, ainsi compris, que sous le pinceau réaliste, si vanté pourtant de M. Bastien-Lepage, qui professe toujours le même dédain de la perspective. M. Perret fait danser gaiement des *Bourguignons du XVIII^e siècle* ; la jolie amazone de M. Claude attend *Au rendez-vous* d'une chasse de la forêt de Fontainebleau, et là comme ailleurs est charmante.

D'un bras robuste, la *Fille du passeur*, de M. Adan, fend l'eau de sable, un peu lourde et comme plombée d'une rivière bordée de coteaux. C'est la digne sœur, si plébéienne qu'elle soit, de la jolie dame de la terrasse tant fêtée l'an dernier.

M. Anker a mis, dans l'intéressante figure de *Lavater*, qui, blessé par un soldat ivre le soir de la bataille de Zurich, traîne dans d'affreuses souffrances la fin de sa vie laborieuse et résignée, le caractère expressif et

(La suite à la page 176.)



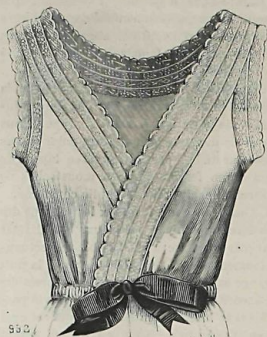
N° 1. Costume en cachemire et satin gris russe.
De madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil.

N° 1. Costume en cachemire et satin gris russe.
Jupe en taffetas garnie d'un volant froncé en cachemire, orné, au dessus de l'ourlet, d'un plissé tendu en satin qui forme galon; cet ornement se retrouve au bas de la tunique. Celle-ci, montée par des fronces, forme des plis bouffants aux lés de derrière; un chou en ruban la pince de côté en la relevant légèrement. Corsage à longue pointe, boutonné de chaque côté d'un plastron en satin à col montant devant, et rabattu à l'encolure du dos. A la manche un parement coupé en dessus.

N° 2. Costume en voile myrte, pour jeune fille.

Jupe en taffetas couverte de petits volants festonnés, enveloppée dans une tunique ouverte de côté et montée par des plis plats. Corsage à basque avec col rabattu et revers en velours. A la manche, double revers en cachemire et en velours.

N° 3. Blouse de toilette en fine percale.
L'encolure échancrée en cœur avec trois entre-deux



N° 3. Blouse de toilette en fine percale, froncée à la taille.



N° 6. Costume de promenade en tonkin carmélite, broché et satin.
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue Richelieu.



N° 5. Robe d'intérieur en surah bleu Louis XV, pour jeune femme.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

et une dentelle au bord. Se croise et se serre à la taille par une coulisse en ruban. A l'entournure entre-deux et dentelle.

N° 4. Fichu en gaze blanche.

Entouré d'une haute dentelle de fantaisie, l'une des extrémités se coiffe en jabot. Rose maintenant le chiffonné.

N° 5. Robe d'intérieur en satin bleu Louis XV, pour jeune femme.

Façon princesse, demi-ajustée devant, relevée en pouf. De l'encolure part une double dentelle qui descend jusqu'au bord de la robe, en spirale très fournie. Ruche et nœud à l'encolure. Manchette en dentelle. Sur le côté, l'ouverture d'une poche intérieure est ornée de dentelle et de coques tombantes.

N° 6. Costume en Tonkin carmélite broché et satin.

Un tablier drapé est monté sur un dessous en mousseline; au bas un plissé court en spirale; les lés



N° 4. Fichu en gaze blanche orné d'une haute dentelle.



N° 2. Costume en voile myrte, pour jeune fille.
Modèle de madame Benoit.

de derrière forment, sur le côté, deux plis verticaux et le milieu dessine un pouf. Sur la partie supérieure du tablier s'ouvre, en éventail, un plissé en satin monté à une draperie faite de trois plis; le tout se perd sous la basque du corsage Valois. Au contour arrondi de la basque, à l'entournure et au bord de la manche, un léger bouillonné divisé en une foule de très petits bouillons. A la manche un plissé-éventail rappelle celui du tablier. Col montant.

N° 7. Costume en voile bleu pâle, pour jeune fille.

Tablier en taffetas garni de six rangs de dentelle bretonne légèrement froncée; les lés de derrière sont plissés verticalement et une petite tunique-pouf, relevée irrégulièrement, complète un ensemble élégant et simple. Un flot en ruban de satin loutre au côté le plus relevé. Corsage à pointe arrondie, ouvert sur une chemisette en gaze blanche, froncée à l'encolure avec collier de satin noué sur le côté. Des revers en broché et des ganses étagées le ferment sur la chemisette. Manche échancrée intérieurement avec dentelle rabattue et nœud de satin.

N° 7. Costume en voile bleu pâle, pour jeune fille.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

calme à la fois de sa peinture toujours sobre et discrète.

Israëls, l'auteur de *L'Enfant qui dort*, possède comme lui, bien qu'avec d'autres moyens, le secret de rendre les tranquilles séductions du foyer, l'humble douceur de certaines fêtes intimes au logis des plus pauvres.

M. Aublet a envoyé, outre une petite plage de galets spirituellement traitée, un portrait délicat et amusant de Parisienne minuscule, déjà femme à six ans par la coquetterie, trônant avec des façons de reine ennuyée sur sa grande chaise. Et, tandis que nous parlons de portraits, nommons vite, à différents titres celui de M. Morton, ministre plénipotentiaire des États-Unis, par Bonnat, très supérieur, trouvons-nous, au portrait de femme du même peintre qui n'a jamais embelli ses modèles, sous le jet de lumière électrique dont toujours il paraît les éclairer avec une sorte de violence; deux dames, une jeune et une vieille, également distinguées, par M. Cabanel; madame Krauss, dont M. Clairin n'a pas compris la physionomie si noble et d'un si grand caractère, le *Général Mellinet*, que M. Delaunay nous avait déjà présenté rue Volney; la tête absolument vivante de M. Vitu, le critique du *Figaro*, par mademoiselle Albéma; M. et madame Alphonse Daudet, lisant au même livre, par M. Montégut; une gracieuse jeune fille de M. Parrot; les fillettes de M. Lévy, les enfants de M. Sargent qui composent un tableau merveilleux en son genre quelque peu japonais, et enfin la dame voilée de Georges Lehmann.

L'exposition des meilleurs portraits du siècle qui a lieu en ce moment à l'École des beaux-arts, au profit de l'hospitalité de nuit, nous a sans doute rendus difficiles, mais ce genre d'ouvrage ne nous paraît pas représenté cette année au Salon d'une manière très remarquable.

Avant de terminer notre première visite, arrêtons-nous devant quelques toiles particulièrement dignes de rester dans le souvenir de nos lectrices: la magnifique scène historique rendue avec une si grande puissance d'émotion par M. Luminais: *Childéric III, tonsuré par ordre de Pépin le Bref*, qui s'est emparé de sa couronne. L'épaisse toison rousse tombe sous les ciseaux d'un moine chargé d'exécuter l'ordre souverain, tandis que deux autres religieux exhortent le prince déchu, à jamais enseveli dans ces tristes murs où s'éteignent tant d'existences royales. Il faut voir

le mouvement de rage impuissante et muette qui contracte les poings fermés du dernier Mérovingien, et la pâleur désespérée de ce front obtus où l'intelligence absente laisse tant de place à la haine.

Voici maintenant l'adorable petit *Violonneux* d'Hébert avec ses yeux italiens pleins de langueur et de tristesse; puis les figures de bambins si spirituellement observées par M. Degrave qui réunit ce petit monde dans la *Classe communale*, que nous serions désolés de voir laïciser, tant la bonne-sœur qui la dirige s'acquitte doucement de sa besogne et paraît rendre heureux ce petit monde potelé, joufflu, appliqué, distrait, tapageur, espiègle, drôlement sage ou drôlement méchant.

Voici encore la *Mise à l'eau* de cette barque de pêche, si vigoureusement lancée par Butin qu'on se sent en la regardant comme éclaboussé d'eau salée; le *Sacrum* où M. Le Roux, le peintre attiré des vestales, a rassemblé trois jeunes filles délicieusement drapées de blanc et faisant leurs ablutions avec toute la chasteté désirable; la vue intérieure de Rome, que le même peintre a intitulée *le Tibre*, cette restitution si savante, animée par une figure de prêtresse qui est la poésie même. Ajoutons que les deux plus beaux paysages du Salon sont des paysages bretons: le *Vieux Chemin* de M. Bernier, où l'automne fait voltiger les premières feuilles jaunies, tandis que les chevaux en liberté broutent dans les ornières herbues et que les arbres nouveaux qui jaillissent de la haie découpent leur verte silhouette sur le ciel clair; — les *Montagnes d'Arrée*, par M. Ségé, fermant à l'horizon l'une des vallées de cette région pittoresque voisine de Morlaix, où les roches branlantes se dessinent comme un gigantesque troupeau de monstres granitiques sous les chênes séculaires, au bord des ruisseaux rapides, dans un silence mystérieux que, grâce à Dieu, la curiosité des touristes étrangers ne trouble guère.

Pourquoi ne dirions-nous pas enfin que la palme de la nature morte est à M. Bergeret, dont les fruits, préparés pour ces conserves exquises qui sont servies aux jours de fête, l'emportent cette fois même sur les savoureuses victuailles de Rousseau. Et, auprès de ces abricots, de ces prunes incomparables, on peut bien placer, comme régal pour les yeux, le bouquet d'*oiseaux du Midi*, chef-d'œuvre de gibier à plumes que n'eût pas désavoué Jean Fyt et qui est signé Vollon.

T. B.

Economie Domestique

SAUCE FAITE DE BEURRE

Mettez dans une petite casserole trois jaunes d'œufs, six cuillerées d'huile, sel, poivre, muscade; faites chauffer au bain-marie très doux, tournez pour lier le tout.

..

SAUCE A LA MAITRE-D'HÔTEL

Mettez sur un plat un morceau de beurre avec persil haché bien menu, poivre, muscade et, si on l'aime, un peu de fine ciboule; maniez le tout jusqu'à ce qu'il soit bien mêlé, et ajoutez un jus de citron ou un filet de vinaigre.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



HAGUN le savait, naturellement... Pourquoi ne vous faites-vous pas entendre ici, le dimanche, au salut ? » La jeune fille eut l'air un peu interdit et ne répondit pas.

« L'assistance ne vaut pas celle de Quimper, il est vrai, reprit Clémentine avec une nuance d'ironie, et les paysans n'apprécieraient pas assez votre magnifique talent.

— Oh ! ce n'est pas cela ! s'écria vivement Marie-Anne. Quand je chante dans une église, je tâche que ce soit aussi bien que possible, aussi digne que possible des saintes paroles que je dis... Mais, ici, je... je n'ose pas.

— Quelle plaisanterie ! Vous vous faisiez entendre à l'élite de la société, à Quimper.

— Je croyais qu'on ne savait pas mon nom, répondit-elle naïvement ; mais à Portzbihan, j'ai une peur si horrible que je ne puis ouvrir la bouche.

— Peur de qui ? De M. de la Fresnaye ?

— Oh ! non, dit simplement Marie-Anne, il ne me fait pas peur, lui, et quand il vient ici, je chante tant qu'il lui plaît... C'est votre amie qui me fait trembler... N'est-elle pas... un peu moqueuse ? »

Et elle rougit encore en prononçant, non sans effort, ces dernières paroles.

« Oui, très moqueuse, dit froidement Clémentine, mais votre voix échappe, vous pouvez m'en croire, à toute espèce de critique... »

Comme elle se levait et rassemblait les plis de sa jupe, son regard tomba sur le bouquet placé devant la statue de la Sainte Vierge. Ce n'étaient que des fleurs communes, infiniment moins belles et moins précieuses que les fleurs et les plantes de serre qui remplissaient les salons des Fresnes ; mais elles étaient arrangées avec un tel goût, une telle intelligence et un cachet si personnel que Clémentine en fut frappée.

« Ce bouquet est délicieux, dit-elle.

— Oh ! si je pouvais vous offrir quelques fleurs ! s'écria vivement Marie-Anne. Mais vous avez des serres magnifiques aux Fresnes... Voulez-vous cependant accepter mes roses?... Vous connaissez le jardin ? »

Clémentine fit une signe affirmatif.

« Je l'ai vu souvent du temps du vieux recteur, dit-elle.

— Voulez-vous y venir ? » demanda timidement Marie-Anne.

Clémentine l'accompagna en silence dans le petit enclos. Elle poursuivait en ce moment une étude : elle cherchait à se rendre compte du charme qui pouvait attirer son cousin vers cette jeune fille.

Rien n'était plus humble, plus modeste, plus tranquille que le jardin du recteur sous sa parure d'été.

Les ramées de petits pois et de haricots étaient encadrées de rosiers et d'œilleux, les grosses têtes rondes des choux s'alignaient symétriquement derrière les bordures de buis. Il n'y avait un peu de fantaisie et de pittoresque qu'au bord du ruisseau, à la limite de l'enclos. Là, quelques vieux tilleuls ombrageaient un banc et une table en bois peint en vert. Le sol était recouvert d'une épaisse couche de petits cailloux blancs, et des pieds de volubilis enroulaient autour des troncs rugueux leurs feuilles en fer de lance et leurs fleurs veloutées pourpre ou bleu sombre. Aucune clôture ne limitait l'horizon. Au delà du ruisseau qui clapotait sous les saules, le terrain cultivé s'abaissait vers la grève, et l'on découvrait la baie, où la mer était si bien encadrée dans une découpe de la côte qu'elle ressemblait, calme comme elle l'était ce jour-là, à un lac tranquille.

Sur la table rustique, il y avait des livres et un ouvrage de broderie.

« C'est une nappe d'autel », dit Marie-Anne, suivant le regard de Clémentine.

Elle déploya le tulle, déjà couvert de fines applications, et ajouta en secouant la tête :

« Ceci est loin d'égaler votre bel ouvrage, cette aube que vous avez donnée à l'église à Noël. »

Clémentine rougit. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit humiliée de ne pas savoir travailler comme la plupart des jeunes filles.

« L'aube dont vous parlez n'était pas mon ouvrage, dit-elle. Je ne sais pas broder. »

Marie-Anne se sentit confuse.

« Voulez-vous vous asseoir?... Je vais vous cueillir des roses. »

Clémentine la suivait des yeux... Elle n'était pas belle, pas même jolie ; cependant il y avait dans chacun de ses mouvements, et dans sa timidité même, une grâce irrésistible. Cette grâce n'était point cherchée, elle était inconsciente d'elle-même ; mais c'était elle qui donnait si bonne façon à la simple robe de toile écrue ornée de quelques nœuds de velours marron, à la coiffure presque enfantine, à la petite touffe de roses naines piquée sans prétention au corsage... Tout cela n'était rien, et c'était tout, animé par cette grâce et éclairé par ces yeux riants et candides qui laissaient lire au fond de l'âme, et qui n'y laissaient voir que de belles et nobles choses.

Elle revint, le teint éclatant, le sourire aux lèvres, tenant une gerbe de fleurs odorantes, dont son visage égalait la fraîcheur.

Comme elles retournaient vers la maison, Clémentine aperçut à droite, derrière la haie qui séparait le presbytère de l'auberge du *Cheval-Blanc*, une silhouette bien connue... Yves était assis près de cette haie et tenait en main un livre... Ses regards de-

vaient s'égarer bien souvent au delà du fouillis de mûriers et d'aubépines... Il salua les deux jeunes filles, et Clémentine regarda vivement sa compagne. Ses joues n'avaient pas rougi, il n'y avait nulle trace d'embarras dans son sourire amical, nul trouble dans ses clairs yeux bleus.

Le petit domestique boiteux qui avait tenu le cheval demeura longtemps ébahi de la générosité de « la demoiselle des Fresnes » ; il tournait entre ses doigts la pièce blanche qu'il avait reçue, et Marie-Anne resta un instant près de lui, sur le seuil, regardant s'éloigner la belle amazone, sa jupe noire flottant au vent, et le bouquet de roses attaché près d'elle.

Ce bouquet se balançait au galop du cheval, et perdait ses fragiles pétales... Clémentine, une fois hors du bourg, le détacha et le regarda indécise. La main qui le lui avait donné ne le lui rendait point précieux ; et cependant elle aurait trouvé indigne d'elle de le jeter avec dédain sur la route... Près de l'avenue, il y avait une chaumière, et sur le seuil, une jeune fille poitrinaire qui se trainait dehors pour respirer l'air tiède de cette belle journée.

Clémentine arrêta son cheval.

« Cela va-t-il mieux, Seizan ? demanda-t-elle avec compassion.

— Pas beaucoup, mademoiselle, répondit la pauvre fille d'un ton doux et résigné.

— Envoyez votre petit frère prendre du bouillon chez moi, mon enfant ; il y en aura toujours pour vous... Le mois prochain le raisin commencera à mûrir dans les serres ; cela vous fera plaisir, n'est-ce pas ?

— Dieu vous bénisse, mademoiselle, d'être si bonne au pauvre monde !

— Tenez, prenez ces fleurs, elles sont belles et embaumeront votre maison », dit Clémentine, lui jetant le bouquet de Marie-Anne.

Les roses s'éparpillèrent en pluie parfumée, et couvrirent d'une neige rosée la jupe de bure de la jeune fille malade.

XVII

Le lendemain, au premier coup de six heures, lereak débouchait à grand fracas sur la place de Portzbihan.

Il fallait que madame de Chaubelles éprouvât un bien vif besoin de distraction pour rompre avec sa paresse accoutumée ; elle avait été exacte, et sa toilette de campagne était même fort soignée, bien qu'elle affirmât n'y avoir consacré qu'une demi-heure.

Les coffres étaient remplis de tout ce qu'un si court délai avait permis de rôtir et de farcir. On avait veillé toute la nuit dans les vastes cuisines des Fresnes, et les volailles, les galantines, les gâteaux s'étaient multipliés et avaient été entassés dans les paniers en compagnie de vieilles bouteilles poussiéreuses de la plus respectable apparence.

Madame Lemaire était depuis un grand quart d'heure sur le seuil de sa porte, et Marie-Anne, penchée à sa fenêtre, guettait l'arrivée de la voiture, osant à peine croire au plaisir qui l'attendait, et regrettant

seulement que son cher Alain ne pût faire avec elle cette sorte de pèlerinage au berceau de sa famille.

On partit au bruit joyeux des grelots, et au bout de dix minutes, on causait le plus familièrement du monde.

Tout d'abord, Marie-Anne avait grand'peur de madame de Chaubelles ; mais la jeune femme, par un des caprices qui lui étaient familiers, laissait de côté ses grands airs, riait comme une folle, et paraissait prise d'enthousiasme pour la sœur du recteur. Celle-ci était trop jeune et trop confiante pour ne pas s'abandonner à la sympathie qu'on lui témoignait, et bientôt, non seulement elle répondit sans crainte à toutes les questions de Berthe, mais encore elle osa la questionner sur ses voyages et se montrer elle-même, avec un peu de réserve, toutefois, et un reste de timidité.

Clémentine était aussi plus animée que de coutume. Quelque chose en elle semblait changé. La ligne inflexible de ses bandeaux bruns avait fléchi en ondulations presque imperceptibles, et elle avait attaché à son corsage une touffe d'héliotropes aux teintes doucement nuancées.

Le trajet fut ce que sont toujours des parties de ce genre. On s'arrêta à chaque petit village pour visiter l'église au clocher grisâtre, on descendit pour manger un gâteau ou des sandwiches à chaque joli site bien ombragé.

Il était près d'onze heures lorsque les talus qui enserraient la route s'abaissant brusquement, un cri d'admiration s'échappa du break en face du spectacle inattendu et vraiment grandiose qui s'offrait tout à coup aux regards.

Le pays était monotone, brûlé par l'air salin, les champs étaient maigres et les arbres rabougris. Mais la mer s'étendait au loin, immense, pittoresque, parsemée de rochers noirâtres et déchiquetés, et sur une petite éminence, tout près de la grève, les ruines majestueuses de Portzmoguer profilaient sur le ciel pâle et clair leurs grosses tours rondes, leurs pans de murs à demi écroulés, et le donjon carré, lourd et massif, éventré par l'effort du temps, d'où jaillissait une végétation folle et désordonnée.

Le cœur de Marie-Anne eut un battement plein de violence, et elle pâlit d'émotion en entendant les exclamations de ceux qui l'accompagnaient.

« Que c'est beau ! s'écriait madame de Chaubelles, qui avait l'admiration expansive. Comment, chère mademoiselle, c'était là le château de vos ancêtres ? Mais c'est splendide ! Quel site ! Quelle puissance !... Ce devaient être de grands seigneurs... Clémentine, avez-vous gardé le plan de l'ancien château des Fresnes ? Ce n'était, je pense, rien d'aussi merveilleux ? Autrement, on eût conservé les ruines... »

Clémentine mordit sa lèvre.

« L'ancien château des Fresnes, dit-elle sèchement, n'avait rien de féodal. C'était une très ancienne, mais très simple gentilhommière.

— Alors, reprit Berthe avec une affectation de simplicité, vos ancêtres ne jouaient pas dans l'histoire de votre pays le même rôle que les barons de Portzmoguer ?

— Mais les choses d'ici-bas ont des retours singulièrement complétés, dit vivement Marie-Anne. Que sommes-nous aujourd'hui ? Bien oubliés, bien igno-

rés ! Le jour où mon cher frère et moi disparaîtrons de ce monde, il n'y aura plus de Portzmoguer... Déjà même, l'oubli entoure notre nom, un oubli presque aussi complet que celui du tombeau.

— Pourquoi ne le portez-vous pas ? demanda Clémentine d'un ton bref.

— Oh ! notre père s'appelait Huel tout court, et Alain trouve que ce n'est pas à un prêtre à tirer vanité d'un nom... Notre famille est estimée, et cela lui suffit.

— Mais le nom de Portzmoguer pourrait vous être, à vous, très utile à porter », dit madame de Chaubelles avec emphase.

Marie-Anne leva sur elle ses yeux innocents.

« Au point de vue des relations, par exemple, reprit la jeune femme, retenant un sourire.

— Oh ! mes amies savent bien qui je suis, répliqua Marie-Anne naïvement.

— Et au point de vue d'un mariage », ajouta madame de Chaubelles, lançant à Yves un regard plein de malice.

Celui-ci ne parut pas l'entendre. Le break s'était arrêté au milieu d'un petit hameau misérable, et le cocher, étendant son fouet vers le chemin qui menait aux ruines, déclara qu'il ne pouvait y conduire la voiture.

C'était en effet une route ravinée, étroite, et semée çà et là de blocs de rochers émergeant à fleur de terre, qui eussent infailliblement brisé les roues ou les ressorts.

On mit donc pied à terre, et l'on visita l'église, très petite, très ancienne et délabrée. Une bande d'enfants joufflus et déguenillés s'étaient déjà rassemblés, sortant on ne sait d'où, et suivaient les étrangers à distance respectueuse.

L'église ne contenait rien de remarquable, si ce n'est une vieille pierre tombale à demi brisée sur laquelle on distinguait encore des restes de sculpture et des vestiges d'inscriptions. Marie-Anne crut y découvrir le nom de Huel, et c'était en effet très probable ; mais elle n'osa, par crainte des yeux moqueurs de madame de Chaubelles, suivre l'inspiration qui l'eût portée à s'agenouiller sur cette tombe et à prier pour l'âme de son ancêtre inconnu.

Enfin on descendit le chemin abrupt qui conduisait aux ruines. Yves était silencieux. La veille, il avait reçu une nouvelle lettre de sa mère, une lettre pressante, impatiente, et il se demandait, non sans un peu d'anxiété, quelle impression lui causerait la nouvelle inattendue qu'il aurait sans doute à lui annoncer. Elle s'app préparait à accueillir une belle-fille très belle et très riche, et voici qu'il était amoureux d'une femme sans fortune et sans beauté...

« Le nom sera-t-il pour elle un adoucissement à cette déception ? se demanda-t-il, soucieux. Je la mènerai en ce lieu, je lui montrerai cette enceinte ruinée, jadis si puissante ; mais si glorieuses que soient les traces de cette origine, compenseront-elles à ses yeux les avantages et le genre de bonheur qu'elle rêve pour moi ?... »

Les champs qui entouraient Portzmoguer avaient, pour clôture des pierres moussues, arrachées aux anciennes fortifications. Une fraîche prairie bordait le premier mur d'enceinte, et de chaque machicoulis s'échappaient des lianes et des ronces. Quelles que

fussent les défenses qui avaient jadis proscrit l'entrée du château, il n'en était plus question aujourd'hui. Les anciens fossés étaient tapissés de bruyère et de genêt aux fleurs d'or, et des crevasses béantes laissaient de toutes parts apercevoir les constructions demeurées debout. C'était un chaos inextricable de pans de murs percés çà et là d'une ogive élégante et tapissés de lierre, de pierres écroulées, de ronces rampantes, de profondes embrasures, de larges et hautes cheminées aux sculptures grossières. Les quatre grosses tours rondes qui flanquaient les angles du château étaient encore debout, éventrées, lézardées, mais majestueuses sous le revêtement verdoyant qui, autant que le vent et les tempêtes, disjoignait les pierres sous ses pousses infatigables. Au centre, le donjon les dominait fièrement. C'était évidemment la partie la plus ancienne du château ; l'ogive des fenêtres était à peine indiquée et se rapprochait du plein cintre ; cependant sa masse solide avait plus longtemps résisté, et une étroite déchirure laissait seule l'œil plonger à l'intérieur et suivre les vols de corneilles effrayées qui, troublées dans leur retraite, s'élevaient avec bruit pour planer au-dessus des ruines.

Madame de Chaubelles, très curieuse de détails archéologiques, s'empara d'Yves et l'obligea à lui expliquer le plan intérieur du château, tel que pouvaient l'indiquer encore les pans de mur et les cheminées. Madame Lemaire se mêla à leur entretien, et d'abord Marie-Anne écouta avec une sorte d'extase ces suppositions, ces descriptions qui ressuscitaient pour elle un passé de gloire et d'orgueil. Mais bientôt une tristesse involontaire l'envahit. Le ciel était pâle, sa couleur d'un bleu doux allait s'effaçant vers l'horizon ; l'air était singulièrement calme ; la mer, qu'on voyait des ruines, murmurait doucement ; le seul vestige d'habitations qu'on aperçut était une misérable chaumière, adossée au mur d'enceinte et construite avec les pierres qui en étaient tombées, et les seuls êtres vivants qu'on découvrit étaient la bande d'enfants qui, accourus du village, dévisageaient curieusement les étrangers. Tout cela formait un tableau si plein de contrastes qu'il était difficile de n'en être pas frappé.

A ce moment, les domestiques de Clémentine arrivaient, portant les paniers de provisions, et madame de Chaubelles, s'arrachant à ses recherches archéologiques, s'écria gaiement qu'elle mourait de faim, et qu'il fallait se mettre en quête de la salle de festin. Ce fut l'objet de graves discussions. L'intérieur du donjon, tout jonché des plumes d'ébène des corneilles, était quelque peu lugubre ; les grandes embrasures munies de bancs de pierre étaient, faute de planchers et d'escaliers, inaccessibles, et l'intérieur des tours offrait un fouillis épineux très pittoresque, mais fort menaçant.

« Allons, dit madame de Chaubelles, nous nous en remettons à la décision de mademoiselle de Portzmoguer. (Depuis la veille, elle affectait de l'appeler ainsi.) Vous êtes chez vous, ajouta-t-elle gaiement, faites-nous les honneurs de votre domaine. »

Marie-Anne rougit faiblement.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



Broderie pour galon écu, servant de garniture de tablier ou de robe d'enfant. Se fait en coton de couleur.

Écaille pour objet de lingerie. — L'écaille se compose de cinq dents au feston feuille de rose; au milieu, sont brodés quatre pois au plumetis ou quatre œillets au feston.

2014

Chapeaux d'été, de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Chapeau en paille noire, pour jeune femme. — Le bord est en velours et le dessous de la passe tendu de même. Autour d'une calotte élevée s'enroulent deux belles plumes fraise écrasée, et sur le côté sort d'une touffe de plumes noires une fine aigrette noire.

Chapeau de voyage. — En paille mélangée blanc et giroflée. Forme gondolée avec bord périssière bordé de velours. Pour garniture, une couronne très fournie de giroflées.

Capote en dentelle, pour dame âgée. — La passe est en velours bouillonné, de légères pendrilles en jais jouent dessus. Sur le fond, qui est en dentelle, se drape élégamment une dentelle dont les extrémités

forment une mentonnière piquée de fins motifs en jais, avec nœud de velours.

Capote en paille, pour dame. — Capote en paille noire garnie autour, d'une dentelle or et d'une touffe de marguerites jaunes et de réséda, posée devant et de côté. La dentelle or s'enlève sur un seyant fouillis de ruban noir découpé. Des brides prennent, derrière, de chaque côté du milieu du fond.

Capote en tissu or, pour jeune femme. — Le fond or forme deux bouillons, et sur le bord de la passe, en velours noir, court un cordon de giroflée. Une draperie en velours, coupée de côté par une plume nuance chaudron. Brides en velours.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4416 et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Mantelet-visite, page 1 (Album de Mai). — Corsage, première toilette (gravure n° 4414).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage-tunique, deuxième toilette (gravure n° 4414).